le matin même. Quant à la carte de visite qu'il avait montrée au cordonnier, c'était celle de son logeur.

La police avertie recherchа à partir de ce moment le pseudo-agent, mais ne parvint pas à le retrouver. Voici

Comment l'escroc fut pincé

Dans l'après-midi de samedi, le faux secrétaire d'état-major en congé, était allé chez M. Descamps, cordonnier, rue Turgot et lui avait proposé de lui vendre une paire de bottines neuves, sous prétexte qu'elles étaient trop grandes.

Le cordonnier avait consenti au marché et avait donné au visiteur une somme de cinq francs.

Dimanche après-midi, M. Descamps se promenait à Lille en compagnie de son frère, quand passant rue Nationale, il rencontra l'homme aux bottines.

Il avait depuis la veille conçu des soupçons sur l'origine de la marchandise qui lui avait été vendue la veille.

Accoster l'escroc, lui dire son fait, fut l'affaire d'un instant. L'homme se récria, protestant de son innocence.

Au poste de police à Lille

Rien ne put faire, M. Descamps le conduisit au poste du 1er arrondissement, Grande Place.

M. Thiriard, commissaire, mis au courant du fait, fit observer qu'il ne pouvait mettre cet homme en état d'arrestation, puisqu'il n'y avait ni délit prouvé, ni plainte.

Tout ce qu'il put faire ce fut de mettre à la disposition de M. Descamps un agent de police qui conduisit l'escroc à Roubaix.

Arrivé par le train de 9 h. 55, celui-ci fut remis entre les mains de l'agent Moirague qui l'emmena au poste de la rue Saint-Vincent de Paul.

L'enquête de la police

Déjà plusieurs commerçants avaient porté plainte à M. Lagarde, commissaire de police du cinquième arrondissement, qui se chargea de l'enquête de cette affaire.

Lundi, il reçut la déposition des victimes de l'escroc, puis interrogea ce dernier.

Voici les déclarations qu'il a faites au magistrat :

Il a déclaré s'appeler Alfred Bombèke, né à Ixelles, le 25 janvier 1870 et demeurer rue de Flandre, 53, à l'estaminet Monnier. Il a servi dans la Légion étrangère et a été réformé pour infirmités contractées au service.

Se trouve-t-on en présence d'un fou ?

Au violon du premier arrondissement, où il est enfermé, l'inculpé a une attitude assez singulière. Aux questions qu'on lui pose, il répond par monosyllabes et par des paroles de dément. Il se roule sur sa paillasse en poussant des cris. Un pochard qui était enfermé en sa compagnie a été menacé par lui de mort.

Se trouve-t-on en présence d'un irresponsable ? La police ne le croit pas et pense qu'il simule la folie dans le but de se faire absoudre.

Comme nous l'avons dit au commencement de notre récit, d'autres commerçants ont, sans doute, été victimes de cet escroc. Ils pourront, en déposant une plainte, favoriser l'action de la justice.

Echantillons de tissus à consulter. — La Chambre de commerce de Roubaix vient de recevoir de la Chambre de commerce française de Charleroi une collection de 1405 échantillons de coutil laine, flanelle et coton, Dimitte et Dormets de fabrication des Pays Bas; drap, tartan et coton, doublure, Vaughan et Dimitte, de fabrication anglaise.

Ces échantillons et d'autres très intéressants sont tenus à la disposition de ceux qui désirent les consulter, au secrétariat de la Chambre de commerce de Roubaix, à la Bourse.

AFFAIRE EXCEPTIONNELLE DE CAFÉ

J'ai reçu des Missions Religieuses d'Haïti, dont je suis le correspondant à Bordeaux, d'excellents Cafés St-Marc 1er choix. Tout le monde connaît la supériorité de ces Cafés extra d'Haïti qui se vendent partout dans les 2 fr. 50 la livre. Ces Cafés nous étant envoyés en place d'argent, nous les vendons pour rendre service et sans vouloir y gagner quoique ce soit. *Tous les intermédiaires,* **Importateurs, Négociants, Détaillants,** *étant supprimés, voici le prix d'extraordinaire bon marché auquel nous pouvons le céder : café vert non grillé :*

PAR PETITE VITESSE

Par	sac de 150 livres. Fr.	1.70	la livre
»	demi-sac de 75 »	1.75	»
»	quart-sac de 40 »	1.80	»

PAR GRANDE VITESSE

Par	petit ballot de 20 livres. Fr.	1.85	la livre
»	» de 10 »	1.90	»

Le prix s'entend net pour l'acheteur

FRANCO DE TOUS FRAIS GARE DESTINATAIRE

Écrire à **M. Henri BIJON** (✻ O.), propr. de Vignobles

Membre de l'Union Fraternelle

41 et 43, rue de Saint-Genès, BORDEAUX

45147

Œufs garantis frais, rue du Bois, 13.

WATTRELOS

Elévation de M. Bossard, commissaire de police, à la deuxième classe de son grade. — Le décret suivant a été pris en date du 29 décembre dernier par M. le Président de la République :

« Le Président de la République française, sur la proposition du Président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes,

» Décrète : Art. 1er. — M. Bossard, Ernest-Marie, commissaire de police de 3e classe à Wattrelos (Nord), est élevé personnellement à la 2e classe de son grade ».

CONVOIS FUNÈBRES & OBITS

Les amis et connaissances de la famille WALLEZ-DHONDT qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Dame **Amandine-Julie Dhondt**, veuve de Monsieur **Jean-Baptiste Wallez**, décédée à Roubaix, le 9 janvier 1899, à l'âge de 69 ans, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de bien vouloir assister aux Convoi et Service Solennels, qui auront lieu le mercredi 11 courant, à 8 heures 1/2, en l'église Sainte-Elisabeth, à Roubaix. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue Saint-Eleuthère, 34.

Les amis et connaissances de la famille LAVERCHERE, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Mademoiselle **Eléonore-Alphonsine Laverchère**, décédée à Roubaix, le 8 janvier 1899, à l'âge de 51 ans, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de vouloir bien assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le mardi 10 courant, à 9 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le même jour, à 4 heures 1/4, et aux Convoi et Service Solennels, qui auront lieu le mercredi 11 dudit mois, à 9 heures 1/2, en l'église Saint-Martin, à Roubaix. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue de Lille, 119.

TOURCOING

L'état de la rue de la Malcense. Nous nous faisons volontiers l'écho des plaintes que nous adressent les habitants de la rue de la Malcense, (quartier de la ferme Montagne) concernant l'état déplorable du chemin qui conduit à cette ferme.

Il paraît que, sur un parcours de quelques centaines de mètres, cette route qui est une des plus fréquentée de la ville par la population ouvrière est devenue tellement impraticable que les piétons sont obligés d'escalader les talus des champs riverains, non sans faire des glissades dans la boue et dans les fossés.

Une femme âgée, se trouvant samedi embourbée dans ce cloaque avec ses bidons de lait, à mis 25 minutes pour franchir ce bout de chemin, exprimant bien haut son mécontentement.

Nous signalons le fait à la commission de la voirie.

Cours publics donnés à Tourcoing par les Facultés catholiques. — M. Sefosse, docteur en droit, professeur de droit international, donnera le mardi 10 et le jeudi 12 janvier, des conférences sur le *Droit des gens et la guerre hispano-américaine.*

Nous sommes persuadés que beaucoup d'habitants de notre ville voudront s'instruire et connaître à fond cet événement contemporain si récent.

INCENDIE DE LA FERME DE L'HOTEL

A BONDUES

La malveillance. — Un accident

Lundi dans la soirée un incendie qui aurait pu prendre de vastes proportions s'il s'était déclaré la nuit, a éclaté à Bondues.

La ferme incendiée

La ferme de l'Hôtel, actuellement occupée par M. François Lamblin-Lefebvre, est une dépendance du château de M. René d'Hespel. Elle est située sur la route de Bondues à Linselles. Un fossé assez profond l'entoure. Cette ferme est, paraît-il, très ancienne.

L'alarme

Vers cinq heures et demie du soir, Mlle Clémence Vandenbroucke, servante chez M. Lamblin aperçut des flammes qui s'élevaient de l'étable. Immédiatement elle donna l'alarme.

Les ouvriers de la ferme s'empressèrent de faire sortir les bestiaux.

Pendant ce temps l'un d'eux avait averti les pompiers. Le tocsin se fit entendre.

Les pompiers accoururent en toute hâte sur le lieu de l'incendie et mirent sans tarder la pompe en batterie.

Grâce à la promptitude des secours, le foyer de l'incendie put être aisément circonscrit.

Une partie de l'étable renfermant des fourrages avait été seule incendiée.

Les pompiers prirent surtout soin de protéger la grange et quelques meules de paille situées à proximité de la ferme.

La 13me compagnie du 43e en garnison au fort de Bondues était venue se joindre aux pompiers.

Nous avons remarqué parmi les personnes présentes à l'incendie : M. Despatures, adjoint au maire; MM. Debuequoy et Bondnel, conseillers municipaux; les Frères Maristes, M. Lebon, instituteur ainsi que ses adjoints.

Le service d'ordre était fait par MM. Lescous et Dubar, gardes-champêtres.

Les dégâts

Les dégâts sont évalués à 400 fr.

Un veau et des poules ont péri dans les flammes. Il y a assurance à la compagnie la *Générale.*

Les causes de l'incendie

Les causes de l'incendie sont inconnues, cependant tout porte à croire que la malveillance n'est pas étrangère. C'est ce que l'enquête établira.

Un accident

Un jeune homme qui se distinguait par son attitude courageuse, M. Emile Vandenabelle, 21 ans, menuisier, demeurant à Wattrelos, a été victime d'un accident.

Par suite d'un faux pas, il tomba du grenier et se blessa au poignet.

Le blessé a reçu, à la ferme, les soins de M. Durafuel, médecin.

IMPRIMEZ VOUS-MEME convocations, tarifs, avec l'*Expéditif.* Ni lavage, ni encrage, rapidité. Economie, 13, rue Nationale, LILLE. 32425

Concerts & Spectacles

A l'Hippodrome. — *La tournée O'Brien.* — Lundi soir un public nombreux assistait, dans la salle de l'Hippodrome, à un spectacle qui mérite d'être particulièrement signalé. C'était d'abord, par excellence, un spectacle de famille et de plus il était composé d'exercices très intéressants et de productions dépassant pour la plupart les limites de l'ordinaire.

Plusieurs artistes dans des genres variés, après avoir obtenu de brillants succès aux Folies-Bergères, se sont formés en troupe sous la direction des célèbres gymnastes O'Brien et donnent des représentations dans les diverses villes de la province. C'est cette troupe que les spectateurs réunis à l'*Hippodrome ont eu l'occasion d'admirer et d'applaudir.*

Citons, d'après l'ordre du programme, la dame-caoutchouc, Miss Sacarotta, d'une extraordinaire souplesse; le sauteur incomparable M. Rudolphe, miss Tilder avec sa troupe de chèvres savantes qui exécutent des exercices vraiment surprenants, M. Daniel, un clown musico-chanteur, qui, malgré ses soixante-douze ans, intéresse au plus haut point, par une virtuosité comique sur le violon et sur une sorte de guitare-tambour et, pour terminer la première partie MM. Ergotti et King Luis dont le travail tout inédit est d'une adresse et d'un brillant remarquables.

La seconde partie du programme ne l'a cédé en rien, comme attrait, à la première. Le public a successivement applaudi et rappelé « The Eduardos », la corde vivante, M. Conchas, un jongleur gracieux et extraordinaire, « The Leopoldes », une désopilante scène de bicyclistes excentriques, les frères O'Brien, dans leurs exercices d'une audace inouïe aux barres fixes et la meute de chiens savants de Mme Cecilia de Hay, qui a eu un succès bien mérité.

Le spectacle a été terminé par une série de vues de photographie animée auxquelles le public a pris le plus grand plaisir. Nous devons signaler en particulier les diverses péripéties d'une course de taureaux à Madrid qui a vivement intéressé les spectateurs.

La tournée O'Brien donne aujourd'hui mardi une seconde et dernière représentation. C'est une excellente occasion dont les familles feront bien de profiter pour passer une agréable et charmante soirée.

GRAND-THEATRE (HIPPODROME)

Bur. à 7 1/2 **Jeudi 12 janvier 1899** Rid. à 8 h.

SOIRÉE DE GALA

Avec le concours de : Mlle Marguerite MARTINI, de l'Opéra

LES HUGUENOTS

Grand Opéra en cinq actes. — Musique de Meyerbeer

Au 2e acte : Chœur dansé. — Au 3e acte : Grand ballet. Grand mise en scène. — Grand orchestre avec harpe, sous la direction de M. Bovy.

Prix des places : Loges et fauteuils, 5 fr. ; Pourtour, 2 fr. 50; 1res Galeries, 1 fr. 75 ; 2me Galeries, 0 fr. 60. — Bureau de location pour toutes les places chez M. Jubé, rue de la Gare.

NORD

Douai. — *Funérailles de Me Hattu.* — Lundi, la levée du corps a eu lieu à dix heures, et vers l'église Saint-Jacques s'est dirigé le convoi. A la cérémonie funèbre ont assisté un grand nombre de personnes appartenant à la magistrature et au barreau de Douai et des cités voisines.

Les coins du poêle étaient tenus par Me A. Druelle et Boutet, avocats, Me Parenty, avoué près la cour d'appel, et Me Godefroy, avoué près le tribunal de première instance.

Le cordillard était suivi d'une délégation d'avocats en robe.

Le deuil était conduit par les trois fils du défunt, l'un sous-chef de bureau au ministère de l'Agriculture, le second procureur de la République à Arras, et le troisième juge à Bar-sur-Seine.

Au cimetière, Me de Beaulieu, bâtonnier, a prononcé l'éloge de Me Hattu : Il a fait ressortir les brillantes qualités du talent oratoire de l'éminent avocat d'assises.

LES PROPOS DE ROSALIE

Manière de faire un bon macaroni. — Pour bien réussir une mayonnaise. — Pour nettoyer et remettre à neuf les poêles de fèle et de fonte. — La vogue de la dentelle du tulle. — Procédé pour teinter les dentelles.

Un bon plat de macaroni est toujours bien reçu sur la table de famille, de plus, c'est un mets sain et nourrissant. Je ne vous avais jamais indiqué cette recette, car elle me semblait si simple, que je m'imaginais que vous deviez toutes la connaître.

Il paraît qu'il n'est pas aussi facile que je l'avais supposé de bien réussir un macaroni, car voici un de mes neveux qui m'écrit :

« Vous seriez bien bonne, tante Rosalie, de me donner la recette du macaroni au gruyère et au parmesan

» Ma cuisinière, tout en y apportant tous ses soins, ne parvient jamais à le faire filer, et moi j'adore ce plat, surtout quand il est bien filant. »

Soyez satisfait, mon neveu, suivez de point en point ma recette, et si votre macaroni n'est pas tel que vous le souhaitez, je consens à encourir votre blâme public.

Et maintenant, attention : prenez une demi-livre d'excellent macaroni, mettez-le cuire à l'eau bouillante légèrement salée et poivrée, quand il a donné quelques bouillons, égouttez le dans une passoire et faites-le finir de cuire dans du bouillon gras. Etant bien cuit, vous l'égouttez de nouveau, puis vous prenez un quart de fromage râpé, moitié gruyère, moitié parmesan, et un demi-quart de beurre frais.

Vous disposez au fond d'un plat de faïence une couche de fromage et un peu de chapelure, vous ajoutez quelques clous de beurre, vous dressez par là-dessus un lit de macaroni, vous terminez par du fromage et de la chapelure.

Vous piquez des clous de beurre un peu partout et vous posez le plat sur le feu très doux avec dessus un couvercle garni de braise.

Il importe que la cuisson ne soit pas longue, dix minutes suffisent largement. Si le macaroni demeure plus longtemps sur le feu, le fromage cuit et ne file plus; il doit simplement fondre ; retenez bien ceci, tout est là.

***

Après le neveu qui ne peut parvenir à manger de bon macaroni, voilà une nièce qui ne parvient pas à réussir une mayonnaise bien épaisse et bien prise. « J'emploie cependant, me dit-elle, des œufs très frais et de l'huile d'olive fine. »

Voyons, ma chère petite, recommençons ensemble à confectionner une mayonnaise, je n'en ai jamais manqué une seule, je serais surprise si cela m'arrivait avec vous.

— Vous y êtes ?

— Oui.

— Parfait. Prenez deux jaunes d'œufs très frais, mettez-les dans un bol, ajoutez sur chaque œuf une petite pincée de sel, armez-vous d'une fourchette et d'une burette d'huile.

De la main droite, vous tournez doucement vos jaunes d'œufs toujours dans le même sens, et de la gauche vous versez *goutte à goutte* un peu d'huile. Goutte à goutte est indispensable, et encore les *gouttes en commençant ne doivent pas être trop* rapprochées les unes des autres.

Vous avez près de vous un citron coupé, de temps en temps, vous le pressez, pour ajouter un filet, un rien de jus; cela aide la mayonnaise à prendre. Une bonne précaution est de mettre le bol dans un saladier d'eau, de façon que l'huile demeure froide. Quand la mayonnaise est prise vous pouvez précipiter les gouttes d'huile, mais prenez garde tout de même d'aller trop vite. Vous terminez en ajoutant le jus restant de votre citron, un peu de sel s'il est besoin, et un peu de cresson haché très menu, si vous l'aimez.

Voilà, ma chère nièce, la manière dont je fais la mayonnaise et, je vous le répète, je l'ai toujours réussie, très ferme et très bonne.

***

Un nettoyage avant de terminer cette causerie, j'aperçois chez l'une de vous un poêle de fonte qui a grand besoin de quelques soins pour le remettre un peu joli, car la rouille l'envahit et il est bien vilain.

Prenez donc un peu de mine de plomb, délayez-la dans quelques gouttes de lait et faites enduire consciencieusement votre poêle à l'aide d'un chiffon de laine avec cette sorte de bouillie. Passez partout. Laissez sécher, puis frottez avec une ancienne brosse à éclaircir les chaussures, que vous conserverez pour cet usage.

Il faut brosser jusqu'à ce que la fonte reluise d'un beau noir. La tôle se traite de la même façon.

***

J'allais terminer, mais je me souviens que j'ai encore un petit mot à vous dire au sujet de la vogue croissante que les tulles et les dentelles obtiennent de jour en jour.

Cet été ce sera une vraie fureur.

Je crois donc bon de vous rappeler le moyen de rajeunir les dentelles et les tulles quand on est forcé de les laver et que leur couleur paille foncée s'en est aliée. On peut même jaunir des dentelles complètement blanches par ce procédé-là.

Vous préparez une forte infusion de thé, moitié de thé noir, moitié de thé vert.

Vous laissez tremper les dentelles pendant six heures, dans cette infusion, vous les retirez ensuite, vous les épinglez sur une planche garnie de flanelle et vous les repassez humides.

Les dentelles traitées ainsi restent fort belles et servent plusieurs saisons de suite.

Tante ROSALIE.

P.-S. — Soufflés au fromage. — Je ne comprends pas votre lettre, ou le journal a mal imprimé la recette, ou vous avez mal lu, car j'ouvre mon manuscrit, que je garde toujours et je trouve textuellement ceci :

Vous pesez 65 grammes de farine et les mettez dans une casserole avec un demi-verre de lait ou de bonne crème, sel, poivre : vous posez sur un feu doux et à l'aide d'une spatule de bois, vous tournez doucement pour éviter les grumeaux, jusqu'à ce que la farine soit bien démêlée. Vous ajoutez alors 200 grammes de gruyère râpé (si vous voulez 100 grammes de gruyère et 100 de parmesan) et cinq jaunes d'œufs.

C'EST ÉTONNANT de voir maintenant le nombre considérable de personnes qui ont la vue faible. De quoi cela provient-il? On ne sait pas. Les notabilités médicales sont toujours à la recherche de la cause de cette infirmité de la nature. Le meilleur remède que la science conseille à ce mal, c'est de s'adresser à un opticien compétent afin de se procurer de bons verres tout à fait aptes à la vue du patient. On ne saurait prendre trop de précautions à cet effet, car l'usage de lunettes de mauvaise qualité peut occasionner des conséquences fort graves. Nos concitoyens connaissent bien ces considérations, car voilà trois semaines que le célèbre opticien, M. Brouillard réside à l'*Hôtel Ferraille* en notre ville, et pendant son séjour, son cabinet ne désemplit pas un seul instant. C'est pourquoi M. Brouillard, voyant sa réputation accroître chaque année, a décidé de prolonger son séjour à l'*Hôtel Ferraille*, jusqu'au *lundi soir 23 courant*, et de continuer à fournir à tous ses nombreux clients ses bonnes lunettes et pince-nez en verres périscopiques avec lesquels on voit clair comme à l'âge de 15 ans. 45830

BLINDAGE DE BOBINOTS, ouvrages divers, étripennes en métal. Veuve **Edouard Defretin**, tourneur en bois, rue Galvani, 44, Roubaix.

Le Journal de Bruxelles est le grand journal Belge le plus répandu dans les classes riches ou aisées. Sa publicité est de tout 1er ordre. Prix d'annonces 0,40 c. la petite ligne. Envoi gratuit d'un no spécimen. — Abonnement 43 fr. l'an. Pour tout ce qui concerne la publicité du Journal de Bruxelles, s'adresser au bureau du Journal à M. L. Niset, fermier des annonces, 4, Impasse de la Violette, Bruxelles. 4518—41900

GOFFIN & GABEREL

48, rue de l'Epeule, ROUBAIX

ENTREPRISE GÉNÉRALE

de Bâtiments

MAÇONNERIE, DALLAGES, CITERNAGES

Pierres, Marbres, Plafonnage

Maison spéciale de Tapis

EN TOUS GENRES

AMEUBLEMENTS

P. Rousseau Fils

51, rue du Château, TOURCOING

Entreprise de battage, conservation et pose de tapis

45187—42487

ETAT-CIVIL. — ROUBAIX. — Déclarations de naissances du lundi 9 janvier. — Marie Liénard, rue de Lannoy, 455. — Geneviève Lepoutre, rue du Pays, 24. — Fleuris Dumont, rue des Ogiers, cour d'Hallain. — Jeanne Debarbieux, rue Linnée, maisons Herchin. — Madeleine Duquenne, rue des Longues-Haies, 20. — Fernand Vandewalle, rue de l'Alma, cour Wattel, 19. — Emile Duhamel, rue de Wasquehal, 27. — Zoé Vanseveren, rue de la Chapelle-Carrette, 47. —

MARCHÉS A TERME

Cours du 10 Janvier

TERME	LAINES PEIGNÉES — ROUBAIX-TOURCOING — Type unique — COURANT — Cote précéd.	Cote du jour.	ANCIEN — Cote précéd.	Cote du jour.	ANVERS — Peignés Buenos Ayres ALLEMAND B. — Cote précéd.	Cote du jour.	LEIPZIG — TYPE Buenos-Ayres d'Anvers — Cote précéd.	Cote du jour.	LAINES BRUTES — ANVERS — Suint de La Plata TYPE C. — Cote précéd.	Cote du jour.	Le Havre — BUENOS-AYRES Prima bonne courante — Cote précéd.	Cote du jour.
Janvier	4 90	4.925	.....	.....	4.90	4.90	3.95	3.95	1.42	1.42	1.60	Voir les cours à la dernière heure.
Février	4.90	4.90	.....	.....	4.85	4.875	3.925	3.925	1.42	1.42	1.54	
Mars	4.875	4.90	4.90	4.90	4.85	4.85	3.925	3.925	1.41	1.41	1.51	
Avril	4.875	4.875	4.90	4.90	4.825	4.825	3.925	3.925	1.41	1.41	1.495	
Mai	4.875	4.875	4.85	4.875	4.80	4.825	3.90	3.90	1.40	1.40	1.49	
Juin	4.875	4.85	4.85	4.875	4.80	4.80	3.90	3.90	1.40	1.40	1.48	
Juillet	4.875	4.85	4.85	4.875	4.775	4.80	3.875	3.875	1.40	1.40	1.48	
Août	4.85	4.85	4.875	4.875	4.775	4.775	.....	.....	1.40	1.40	1.48	
Septembre	4.85	4.85	4.875	4.875	4.775	4.775	.....	.....	1.40	1.40	1.48	
Octobre	4.85	4.85	....	....	4.75	4.775	.....	.....	1.40	1.40	1.48	
Novembre	4.85	4.85	....	....	4.75	4.775	.....	....	1.40	1.40	1.48	
Décembre	4.85	4.85	.....	....	4.75	4.775	....	....	....	....	1.48	

— Affaires traitées le 10 Janvier —

COURANT				ANCIEN				ANVERS	
.....	sur	Janvier	à	.....	sur	Janvier	à	Tendance : ferme	
.....	»	»	....	.....	»	Février	....		KILOS
20 000	»	Février	4 90	.....	»	Mars	....	Janvier	.....
.....	»	»	....	.....	»	»	....	Février	20.000
.....	»	»	....	.....	»	Avril	....	Mars	5.000
.....	»	Mars	....	.....	»	»	....	Avril	.....
.....	»	»	....	.....	»	»	....	Mai	10.000
.....	»	Avril	....	.....	»	Mai	....	Juin	10.000
15.000	»	Mai	4.875	.....	»	»	....	Juillet	.....
.....	»	»	....	.....	»	Juin	....	Août	.....
.....	»	Juin	....	.....	»	»	....	Septembre	10.000
.....	»	»	....	.....	»	»	....	Octobre	10.000
.....	»	Juillet	....	.....	»	Juillet	....	Novembre	40.000
.....	»	»	....	.....	»	»	....	Décembre	.....
.....	»	»	....	.....	»	Août	....		
.....	»	Août	4.85	.....	»	Septembre	....	TOTAL	105 000
.....	»	Septembre	....	.....	»	Octobre	....		
5 000	»	Octobre	4 85	.....	»	Novembre	....	LEIPZIG	
5.000	»	»	4.875	.....	»	Décembre	....		
5 000	»	Novembre	4 85	.....	»	»	....	Tendance :	
.....	»	Décembre	....						
50.000				.....				Total	10 000 k.

Tendance : FERME. — Total de la journée : **50,000** kilos.

— Tu consentirais? demanda Jacques Didier tout rayonnant.

— Viens ! Allons trouver ma mère et ma sœur ; ce sont elles qui te répondront.

Mais Jacques, si hardi tout à l'heure, fut pris timidement de crainte.

— Si l'on me refusait ! dit-il.

— En effet, répliqua Paul, la fille de Robert-Bey, réduite aujourd'hui à vivre du travail de ses mains, pourrait avoir les scrupules... et d'autres encore.

— Viens donc, grand enfant de vingt-cinq ans, ajouta Paul avec un bon sourire. Je te dirai en route le but de ma visite et ce que j'attends de toi. Tu sauras aussi comment les enfants de Robert-Bey, riches autrefois, sont devenus subitement pauvres par la mort de leur père.

Il prit le bras de Jacques et l'entraîna dehors.

XII

Charlotte, après le départ de son frère, s'était mise au travail.

Elle était bien attristée, la charmante fille ; et quand elle se reportait vers le passé, à ce temps heureux où les jours s'écoulaient pour elle pleins de calme, elle se demandait si le présent n'était pas un mensonge, un mauvais rêve qui allait bientôt prendre fin. Mais l'impitoyable réalité surgissait, brutale, navrante, et chassait aussitôt le doute. Etait-il vrai que Dieu l'eût condamnée à de si dures épreuves, à des afflictions si complètes? Qu'avait-elle donc fait pour cela? — Hélas! elle subissait cette loi éternelle de la souffrance et de la douleur qui s'impose à l'humanité, et dont nul ici bas n'est exempt. Mais n'était-ce pas assez d'avoir tout perdu en un jour: père, fortune, bonheur? fallait-il encore qu'elle souffrît dans toutes les affections familiales, et que son frère lui fût enlevé?

Ce nouveau chagrin avivait tous les autres et les rendaient plus cuisants. Son cœur saignait par mille plaies qu'y avaient faites d'implacables fatalités, et aussi d'une blessure mystérieuse tenue bien longtemps secrète, qu'elle semblait ignorer même, et dont la douleur avait surgi tout à coup au milieu de toutes les autres qui étaient venues fondre sur elle. Charlotte aimait et n'était pas aimée — elle le croyait du moins; et, en effet, tout accusait d'indifférence celui à qui elle avait donné son cœur.

Pourquoi ce souvenir s'imposait-il plus vivement à la jeune fille à ce moment là que par le passé? C'est que les heures sombres se peuplent d'afflictions et non d'espérances, et que l'être humain éprouve comme une sorte d'âpre joie à évoquer en même temps tout ce qui peut lui être une cause de souffrance.

Tel était l'état de Charlotte lorsque sa mère rentra chez elle.

Constance trouva sa fille en larmes, et pour apaiser cette douleur qui s'épanchait en sanglots, elle la prit dans ses bras, l'assit sur ses genoux, lui mit la tête dans son sein comme au temps de son enfance, et la berça de douces paroles.

— Tu pleures, chère mignonne! lui dit-elle, et c'est quand je ne suis pas là que tu t'abandonnes aux regrets, au désespoir !... S'il en est ainsi je ne te quitterai plus.

— Pardon, maman, pardon... j'ai cédé malgré moi à un accès de tristesse... si tu savais!

— Quoi donc!

— Rien ! Ta pauvre Charlotte devient folle parfois. Mais je serais raisonnable dans l'avenir, et je te promets de ne plus pleurer... qu'avec toi.

Constance serra sa fille contre sa poitrine et l'embrassa bien longuement.

— Chère enfant! dit elle. Tu pensais à ton père...

— Oui, fit Charlotte. A lui, à toi, à Paul, et aussi à ce temps où nous étions, tous les quatre, si heureux si unis...

Il passa comme une flamme dans les yeux de Constance. Son cœur eut des battements tumultueux, ses lèvres s'ouvrirent dans un insaisissible murmure et se refermèrent aussitôt.

— Oh! comme ton cœur bat! s'écria Charlotte. Qu'as-tu donc, maman?

Elle voulut dégager sa tête et regarder sa mère; mais celle-ci la serra plus étroitement encore contre elle. On eût dit qu'elle voulait échapper à ce regard.

— Je pense, répondit-elle avec une expression qui frappa Charlotte, que tu seras heureuse un jour.

Cette fois, la jeune fille, d'un mouvement violent, se dégagea des bras de Constance.

Mais avant qu'elle eût pu l'interroger, la porte s'ouvrit, et Paul et Jacques entrèrent dans la pièce où se tenaient les deux femmes.

A la vue du jeune peintre, Charlotte rougit et laissa échapper une exclamation de surprise.

Son émotion était bien partagée par l'artiste. Paul avait cru de sa dignité de l'instruire de tous les incidents qui avaient surgi au château, après la mort de Robert-Bey. Il connaissait la vraie condition de Constance et de ses enfants, et cette divulgation de la vérité n'avait rien changé, disons-le bien vite, à ses projets. Il aimait Charlotte pour elle-même, à cause de ses qualités exquises, de sa beauté, et non parce qu'il l'avait crue l'héritière de Robert-Bey. Sa naissance était illégitime, mais que lui importait cela! Elle n'avait rien perdu à ses yeux de ses mérites; et son prestige s'était réhaussé de la façon dont elle supportait l'adversité, du courage dont elle avait fait preuve en se vouant au travail pour seconder son frère. Combien maintenant elle lui paraissait plus dignes de toutes les sympathies, dans ce rôle de dévouement filial, dû complètement à son initiative!. Combien elle lui paraissait plus belle et plus touchante sous ses simples habits de deuil, dans cet intérieur modeste, elle dont la vie, jusque-là, s'était écoulée au milieu de toutes les somptuosités du luxe et de la toilette.

Mais se pouvait-il qu'une pareille perle fût obligée au travail manuel!... Heureusement que tout cela allait changer!...

Jacques oubliait que le travail, aussi bien celui de la femme que celui de l'homme, réhabilite l'être déchu et ennoblit la créature sans reproche. Le travail! mais c'est une joie et point une souffrance, un bonheur et point une déchéance!

Il est certain que la beauté de Charlotte — cette beauté blonde à laquelle ne messied point une teinte de mélancolie, le charme qui se dégageait de toute sa personne, sa modestie native n'avaient jamais été dans un cadre qui les fit ressortir avec autant de vérité — nous pourrions dire avec autant de réel éclat. Charlotte était bien plutôt le bon génie du foyer domestique, l'ange de la famille, la vierge de gynécée que la brillante mondaine, et, dans cet intérieur si simple, elle apparaissait comme rayonnante et avec des grâces nouvelles.

Ce fut Paul Robert qui prit la parole.

— Chère mère, dit-il, et toi, petite sœur, voici mon ami, Jacques Didier, qui a tenu à m'accompagner ici pour vous apporter l'expression de ses regrets et vous dire la grande part qu'il prend à nos chagrins. Mère, Jacques Didier est un de ces travailleurs farouches qui s'enferment parfois des semaines et des mois dans leurs ateliers, à la recherche de quelque idéal sublime ou d'une réalité saisissante. Cela explique comment, ayant vécu depuis trois semaines dans une solitude absolue, il n'a appris la douloureuse catastrophe que tout à l'heure, par moi. Ma Charlotte, tu verras, prochainement, j'espère le chef-d'œuvre, fruit de cette solitude et de travail acharné, et tu en éprouveras une immense joie, un légitime orgueil...

Charlotte ouvrait ses grands yeux pleins de douceur et essayait de comprendre les paroles de son frère.

Quant à Constance, elle eut un bon sourire pour le jeune peintre et lui dit :

— Soyez le bien venu, monsieur. Dans l'adversité les amis sont rares et on leur doit le bon accueil.

— Ah! madame, fit l'artiste, combien je suis désespéré de ne vous avoir pas donné plus tôt la preuve de ma respectueuse sympathie! La pensée que vous et mademoiselle Charlotte avez pu croire à de l'indifférence m'est une peine cruelle.

— Chassez-la bien vite, monsieur, répliqua Constance toujours souriante, car la sincérité de vos regrets a une éloquence qui changerait complètement nos idées si elles avaient été celles que vous nous prêtez.

Paul regardait sa mère, et il lui semblait que son attitude, son langage avaient subi depuis la veille une transformation radicale.

Ne se trompait-il pas?

Alors son regard se fixa sur Charlotte. Elle était émue, mais point joyeuse, et son visage reflétait toujours la morne tristesse, l'abattement profond. Donc ses suppositions, relativement à Constance, n'étaient pas fondées. Elle ne voulait pas rendre témoin de ses chagrins l'ami nouveau qui lui apportait ses condoléances, voilà tout. La veuve désolée faisait place à la femme du monde, — gracieuse même dans son affliction.

Cependant le cœur et l'œil d'un fils tel que Paul ne pouvaient se tromper à ce point. Plus il était attentif aux paroles de sa mère, plus il trouvait en celle-ci une sérénité, une sorte de joie contenue qui lui semblaient inexplicables.

— Il y a un mystère ici, se dit-il, quelque secret que l'on me cache, que l'on cache à Charlotte. Mon Dieu! que se passe-t-il dans l'esprit de ma mère?... S'il y a un secret qui me l'apprendra.

Il songea à leur vieil ami Bresson.

— Celui-là doit savoir la vérité... J'irai la lui demander aujourd'hui même... tout à l'heure... je ne veux pas partir, quitter la France, sans revoir Louise, sans lui dire un dernier adieu.

Il avait un devoir impérieux à remplir, un protecteur à donner à celles qu'il allait laisser derrière lui, et ce protecteur — un nouveau fils pour Constance, un mari pour Charlotte — était là, timide, craintif, n'osant parler lui-même, n'osant exprimer ses vœux, ses espérances ; il attendait que Paul fît le premier pas.

(*A suivre*) ARMAND LAPOINTE.